

MUR 1771

Seizième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1956.

Mes chers Confrères,

Parce que tout lui échappe, l'homme est féru de certitudes. Il finit par les préférer, même amères, à la griserie trompeuse des illusions. C'est une des ces certitudes-là que je suis heureux de vous offrir.

Les diurnales vous l'ont mandé : Trois de nos gouverneurs de province ont découvert l'Escaut comme source de civilisation. Ils ne l'ont pas tout à fait comparé au Nil, mais il s'en est fallu de peu. Aussi Tournai, Gand et Anvers se sont ligüés pour glorifier de concert ce Scaldis nourricier. L'idée n'est peut-être pas neuve — en 1951 Liège avait déjà brodé sur le thème de la Meuse — elle n'en est pas moins excellente. Elle permet de faire la nique à une capitale qui se croit le nombril de la Belgique : Avec la Senne envoûtée, elle n'a, cette fois, rien à répondre.

Ragaillardé par cette tonifiante constatation, j'ai entrepris aussitôt le pèlerinage obligé, car le thème, je l'avoue, avait fait marcher mon imagination. J'ai donc vu — comme vous peut-être — des tas de belles choses : des tableaux et des sculptures, de la porcelaine et des dentelles, des meubles et des armes, de l'or-

fèvrerie et de la reliure, des tapisseries et des gravures, de la broderie et des incunables, des médailles et de vieux parchemins, et j'en oublie ; en bref, des ensembles châtoyants et divers, qui prouvent surabondamment que les arts et la civilisation n'ont cessé de fleurir sur les bords de l'Escaut.

Pourtant, passées mes premières impressions de riverain, tout fier d'être baigné lui aussi, si j'ose m'exprimer ainsi, par ce fleuve prestigieux, ma mémoire organisa un cortège aussi éblouissant que celui du 41^e fauteuil de l'Académie française. Sans remonter à Chastelain ou à Anna Byns, ou à Marnix de Sainte-Aldegonde, — ce fils d'Hennuyer qui fut bourgmestre d'Anvers —, des noms se sont imposés: Rodenbach, Maeterlinck, van Lerberghe, Eekhoud, Verhaeren, Elskamp, Baillon, Hellens et Marie Gevers ; sans oublier nos confrères flamands, depuis Conscience, Buysse, van de Woestyne, Timmermans, van Ostaeyen et Elsschot. Et j'omets volontairement de plus jeunes, bien vivants ! Eh bien, ils étaient tous absents, frappés d'ostracisme !

Nous voilà fixés, mes chers Confrères, nous n'appartenons pas à la civilisation. Les livres n'y accèdent que par leurs habits — impression et reliure —, non par leur contenu et Verhaeren, qui voulut sa tombe sur les bords du fleuve, compte pour moins qu'un moutardier ou un canon (car il y a des canons...). Il faut que nous en prenions notre parti : les autorités provinciales ont sur la civilisation des vues qui sont de tradition dans notre pays. C'est dire qu'elles nous méprisent, autant que le pouvoir central.

Mais vous pensez bien que je n'ai pas été seul à faire ces réflexions. Soyez persuadés que l'A.E.B. ne s'est pas laissée faire. Elle a fait auprès des trois gouverneurs des démarches courtoises, mais fermes, pour exiger que la prochaine fois les droits des écrivains fussent reconnus. Ce sera, pense-t-on, dans cinquante ans. Il faut admettre que, pour lors, on y verra plus clair. Nous ne sommes pas le pays des engoûments intempestifs. Mais nous savons reconnaître le mérite, fût-ce avec une sage lenteur. On l'a bien vu avec Victor Hugo.



Encore que le poète fit bouillir l'urne un peu plus loin, c'est à Plancenoit qu'il eut, enfin, son monument. Nous apprîmes, par la même occasion, qu'un premier comité avait rendu l'âme avant d'avoir mené l'affaire à bonne fin. Mais, qu'importe ! Seul compte le résultat. Il est réconfortant d'entendre vanter les vertus pacifiques d'un poète sur un haut lieu de carnage. L'amour de l'antithèse, cher aux romantiques, et le goût des volte-face, cher à Monsieur P.H. Spaak, y trouvèrent également leur compte. L'A.E.B. était présente, comme il se doit, et se manifesta par la bouche de son président. Ainsi tout le monde sait que nous portons à Victor Hugo une admiration faite surtout de confiance dans le jugement d'autrui. J'oserais dire que c'est la plus belle de toutes les admirations, celle qui n'est jamais entamée par des critiques qui naissent si facilement du contact direct avec les œuvres.

Ainsi le geste de 1956 efface celui de 1871, quand le gouvernement belge expulsa le poète, coupable d'avoir écrit un article par trop généreux. Victor Hugo, âgé de 69 ans et chargé de gloire, venait d'être élu membre de l'Assemblée nationale par deux cent mille suffrages « c'est-à-dire, comme l'avait souligné le député Dufuisseaux, par un nombre d'électeurs double de celui qui a élu cette chambre toute entière ». Rien n'y fit. Dans les deux Chambres, le poète fut prodigieusement maltraité. Victor Hugo y fait allusion dans « L'année terrible » et sa vengeance sauve de l'oubli le nom d'un sénateur :

« Pour comble de malheur, les animaux parlèrent.
Un Monsieur Ribeaucourt m'appelle individu ».

Il eût été de mauvais goût d'apposer une plaque sur la maison de la place des Martyrs où séjournait le poète avec les siens quand la jeunesse excitée tenta d'enfoncer la porte et lança des pierres dans les carreaux du premier étage. C'eût été comme un acte expiatoire. Tandis qu'un monument de plus dans « la morne plaine » confère à ce geste un autre sens. Il signifie, si j'ai bien compris, que dépassant la personnalité même de Victor



Hugo, mais faisant nôtres ses idées, et les amplifiant, si le besoin s'en faisait sentir, nous honorons la paix par-dessus tout ; et que nous sommes prêts au besoin à nous battre, les armes à la main, pour la défendre. C'est une paraphrase, si vous voulez, du sabre de Monsieur Prudhomme, mais projeté sur le plan symbolique.

Il est heureux, il est réconfortant que les poètes servent à de tels usages. Et ceci doit nous consoler, mes chers Confrères, de certains oublis momentanés. Les gouverneurs qui nous méprisent seront oubliés depuis longtemps qu'il faudra toujours aux foules avides d'admiration des symboles dont nous sommes — fût-ce par le truchement de Victor Hugo — les fournisseurs inamovibles.

ROGER AVERMAETE.